

La violence fraternelle existe : ne la banalisons pas !

Stéphanie Pinel-Jacquemin, Régine Scelles

► **To cite this version:**

Stéphanie Pinel-Jacquemin, Régine Scelles. La violence fraternelle existe : ne la banalisons pas ! .
Revue québécoise de psychologie, Université du Québec à Montréal, Dép. de psychologie., 2012, 33
(3), pp.187 - 212. <hal-01498740>

HAL Id: hal-01498740

<https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-01498740>

Submitted on 28 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



LA VIOLENCE FRATERNELLE EXISTE : NE LA BANALISONS PAS !
THE SIBLING VIOLENCE DOES EXIST: DON'T TRIVIALIZE IT!

S. PINEL-JACQUEMIN*, Docteure en Psychologie du Développement.

Université Toulouse-Le Mirail,

UFR de Psychologie,

Laboratoire Psychologie du Développement et Processus de Socialisation

Equipe « Milieux, Groupes et Psychologie du Jeune Enfant »,

5 allées Antonio Machado,

F-31058 TOULOUSE Cedex 9.

FRANCE

Tel : (00 33) 6 82 01 27 24

E-Mail : pinel-jacquemin@univ-tlse2.fr

R. SCELLES. Professeure en Psychopathologie, Université de Rouen, Laboratoire Psy-NCA,

Equipe d'accueil UA 4306, Rue Lavoisier, F-76821 Mont Saint Aignan Cedex. France E-

Mail : Scelles@free.fr

* Auteur correspondant

Résumé :

La violence entre frères et sœurs fait l'objet de peu de recherches, sans doute parce qu'elle apparaît commune et caractéristique des fratries. Elle serait cependant plus fréquente que la violence entre parents et enfants ou qu'entre époux et ses effets pathogènes à court, moyen et long terme sont reconnus par les cliniciens. Cet article se propose de synthétiser les données existantes sur la définition de la violence fraternelle, sa prévalence, les processus explicatifs de sa genèse, ses fonctions, les modèles théoriques qui la sous-tendent ainsi que ses conséquences psychopathologiques. Enfin, il aborde les limites des études actuelles.

Mots-clés : violence fraternelle, frères et sœurs, conséquences psychopathologiques

Abstract:

Violence between siblings is subject to rare research, perhaps because it is common and inherent to sibling dynamics. It would however be more common than violence between parents and children or between spouses and its psychopathogenic consequences are well-known from the clinicians. This article contributes to this reflexion, gathering available data about the definition of sibling violence, its prevalence, the explaining proceeds, its theoretical models, its functions, as well as the consequences of such violence. Finally, the article highlights the limits of currently available research.

Keywords: Sibling violence, sibling, psychopathological consequences

INTRODUCTION

La genèse et les conséquences des maltraitances entre parents et enfants sont de mieux en mieux connues, repérées et prises en charge ; tel n'est pas le cas pour les maltraitances intra-fraternelles. Ce silence est, en partie, dû au fait que les enfants les dénoncent rarement : le faire reviendrait à rompre avec la loyauté filiale et fraternelle, ce qui serait très coûteux sur le plan psychique (Scailteur, 2009). Par ailleurs, les familles ont quelques réticences à faire état de ces maltraitances avec les professionnels. Elles les banalisent la plupart du temps (« *ce sont des bagarres entre frères et sœurs* ») pour, parfois, se défendre de leur propre culpabilité de ne pas parvenir à instaurer un climat serein entre leurs enfants.

Il faut attendre le début des années 90' en Europe pour que se développent un peu les travaux sur les relations fraternelles comme contribuant de manière significative au développement de l'enfant (Bourguignon, 1999). La violence entre frères et sœurs a, quant à elle, fait l'objet à ce jour de peu de recherches, sans doute dans la mesure où elle paraît être commune et caractéristique de la vie de la fratrie. Or, cette violence entre enfants peut devenir destructrice, d'où l'intérêt pour le chercheur, le clinicien et, plus généralement les éducateurs, de porter un regard clinique et évaluateur sur ce type d'interactions entre enfants.

Les recherches présentées dans le cadre de cette étude¹ sont pour la plupart américaines. En Europe, cette problématique n'est évoquée que très rarement, dans le cadre de relations fraternelles spécifiques, comme un frère ou une sœur autiste (Dayan, 2009) ou bien encore de communications de psychologues intervenant par exemple au sein d'ADSEA (Association Départementale de Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence) (Chivot, 1995). Il convient de ne pas passer totalement sous silence l'impact de la culture sur la forme et les effets de la violence intra-fraternelle ; toutefois, ce n'est pas l'objet de cet article de le discuter.

Après avoir défini ce qu'est la violence fraternelle et donner quelques chiffres sur sa prévalence, nous aborderons ce qui en constitue la genèse, les différentes théories proposées pour l'opérationnaliser, ainsi que ses fonctions et ses conséquences psychopathologiques à plus ou moins long terme. Pour finir, nous ferons le point sur les limites des études concernant cette thématique.

1. DESCRIPTION ET PRÉVALENCE DE LA VIOLENCE FRATERNELLE

1.1 DESCRIPTION

S'il ne fait aucun doute que la littérature distingue la violence fraternelle de la rivalité fraternelle, définie comme un sentiment d'inégalité et d'injustice face au traitement des parents vis-à-vis du frère

¹ Les banques de données Scencedirect, Scopus, Ebsco, Cairn, Scirus, Sage Publications, Psycinfo, Psycarticle, Eric, Medline, BDSP et Psychological and Behavioural Sciences Collection ont été consultées avec les mots-clés suivants : sibling relationships, sibships, foster care, violence, agression, incest, abuse, maltreatment, placement, fratrie, liens fraternels, relations fraternelles, maltraitance, violence fraternelle, abus, inceste. Nous avons recensé au total 137 864 études, de 1985 à 2007. Nous les avons classées en 6 grandes catégories : placement conjoint ou séparé des fratries (42%), Fratrie « en général » avec focus sur les liens fraternels/parentaux (11%), Fratrie « en général » avec focus sur la dynamique fraternelle (17%), Enfant maltraité (2%), Fratrie de l'enfant maltraité avec focus sur liens parentaux (2%), Fratrie de l'enfant maltraité avec focus sur liens fraternels (20%) et instruments de mesure des liens fraternels (5%). Cette étude s'est concentrée sur les recherches traitant plus spécifiquement de la violence fraternelle et du placement séparé des fratries : en tout, 219 références ont été analysées.

ou de la sœur (Claës, Poirier & Arseneault, 1993), la plupart des travaux utilisent les termes de violence et d'agressivité de manière indifférenciée. Il est classique – dans le corpus psychanalytique – de considérer la fonction structurante de la rivalité jalouse comme étant à l'origine du lien social, l'hostilité se transformant, selon Freud (1895), en identifications et recherche d'égalité et de justice. Il n'en va pas de même pour les notions de violence et d'agressivité et il nous semble donc utile de les définir. Si l'une et l'autre concernent l'attaque de l'intégrité d'autrui, aux plans physique comme psychique, l'agressivité est une composante de la personnalité et des comportements adaptatifs de la personne (Rouhier, 2006) et a une dimension subjective (ce qui est agressif pour l'un peut paraître anodin à un autre). La violence, quant à elle, est sous-tendue par une pulsion difficilement contrôlable dont l'objectif est de permettre à l'individu violent de survivre et pas nécessairement de nuire. Elle n'est pas « adressée », contrairement à l'agressivité (Dayan, 2009). Ainsi, tandis que l'agressivité est véhiculée par l'acte comme par la parole, la violence privilégie la décharge pulsionnelle agie. Dans son rapport de 2002, l'Organisation Mondiale de la Santé définit la violence comme :

La menace ou l'utilisation intentionnelle de la force physique ou du pouvoir contre soi-même, contre autrui ou contre un groupe ou une communauté qui entraîne ou risque fortement d'entraîner un traumatisme, un décès, des dommages psychologiques, un maldéveloppement ou des privations. (Dahlberg, & Krug, 2002, p. 5).

L'action intentionnelle et l'abus de pouvoir, ajoutés à la force physique, permettent à cette définition de couvrir un large spectre de relations fraternelles violentes. Plusieurs catégories de violence sont envisagées, lorsqu'on aborde le problème de la violence familiale (Caffaro & Conn-Caffaro, 2005 ; Celbis, Ozan & Özdemir, 2006 ; Goodwin & Roscoe, 1990 ; Kettrey & Emery, 2006 ; Steinmetz, 1977 ; Straus, Gelles & Steinmetz, 1980) :

- La violence verbale : insultes, remarques humiliantes et propos dégradants ;
- La violence morale : menaces (par exemples, menaces de mort ou de sévices ou menaces de suicide ou de meurtre suivi de suicide) ;
- La violence psychologique : actions qui minent la confiance en soi (déstabilisation systématique) ;
- La violence physique : frapper, gifler, pousser, battre, attaquer avec une arme ;
- La violence sexuelle : violer, forcer autrui à participer à des actes sexuels que celui-ci considère comme offensants ou dégradants.

Cette violence peut donc être physique ou morale, elle inclut la manière dont les acteurs vivent subjectivement cette relation. Il s'agit d'une violence interpersonnelle perpétrée par un membre de la famille contre une victime qui appartient également à cette famille. Il ne faut pas oublier ici que la violence fraternelle est la plupart du temps réciproque (60% des cas selon Widmer, 1995). Elle se distingue en cela de la plupart des violences familiales (parent-enfant, conjugales), jugées plus dissymétriques.

Ceci posé, il convient de se demander justement comment les cliniciens confrontés à des comportements violents et agressifs entre enfants de la fratrie peuvent évaluer s'il s'agit là de maltraitances nécessitant un soin psychique pour l'agresseur et l'agressé ou s'il convient de laisser le plus librement possible les enfants parvenir à gérer entre eux ces relations. Autrement dit, ce qui est posé ici est le sens et les effets de ces comportements entre enfants. Il n'y a pas de réponse simple à cette question mais le souhait est que l'analyse de la littérature qui suit puisse aider les praticiens à être davantage attentifs à cette question et les amène ainsi à susciter chez l'enfant l'expression de ce qu'il ressent à ce sujet.

1.2 PRÉVALENCE

En ce qui concerne l'Europe, les données disponibles portent davantage sur la violence familiale (ou domestique), sans aucune précision sur la répartition entre les violences conjugales, parents-enfants ou fraternelles. Si le conflit fraternel, comme la rivalité fraternelle, n'est pas assimilable à la violence fraternelle dans toutes les situations, il constitue néanmoins une part importante des conflits familiaux. Widmer (1999) écrit à ce propos :

Le conflit fraternel, en termes de fréquence, est le premier conflit familial, dépassant de peu le conflit entre l'adolescent et ses parents, et de beaucoup les conflits entre les parents. [...] Le lien fraternel a davantage de solidité que les relations amicales, plus de "ça va de soi". Il est donc à plusieurs points de vue le lien idéal de la dispute (op. cit., p. 33-35).

Dans son étude, Steinmetz (1977) estime que, selon les parents des 49 familles américaines interrogées, 78% dans son étude des dyades fraternelles de 8 ans et moins, 68% des dyades de 9-14 ans, et 63% de celles âgées de 15 ans et plus, utilisent des formes de violence physique comme moyen de résoudre les conflits interpersonnels.

Straus *et al.* (1980) dirigent une étude nationale américaine auprès de 733 familles de deux enfants ou plus, âgés de 3 à 17 ans et vivants à domicile. Il est demandé aux parents de choisir un

enfant comme référent et de fournir les informations sur la violence fraternelle relative à cet enfant. Les résultats suggèrent un nombre important de violences fraternelles physiques : 82% des parents rapportent un certain type de violence physique, avec une moyenne de 21 actes par an. Le type de violence primaire est : pousser brutalement, 74% ; gifler, 48% ; jeter des objets, 43% ; donner des coups de pieds, des coups de poing, mordre, 42% ; frapper avec un objet, 40% ; rouer de coups, 16% ; menacer avec un couteau ou une arme, 0.8% ; et utiliser un couteau ou une arme, 0.3%.

Dans ces études pionnières, ce sont les parents qui sont interrogés. Roscoe, Goodwin et Kennedy (1987) ont, eux, interrogé 244 collégiens américains (de la 7^e et 8^e classe, âge moyen de 12,3 ans) sur leurs expériences en tant que victimes et auteurs de comportements agressifs et agonistiques (non physiques) envers un frère ou une sœur durant les 12 mois précédents. L'élément remarquable de cette étude est le recueil des données auprès des adolescents eux-mêmes, et non pas de leurs parents, sur leurs interactions actuelles avec leur frère ou sœur le plus proche en âge. Les résultats soutiennent l'affirmation des études précédentes, selon lesquelles la violence fraternelle est la forme de violence familiale la plus fréquente : 88% des garçons et 94% des filles affirment avoir été victimes de violence pendant l'année, et 85% des garçons et 96% des filles reconnaissent avoir été l'auteur de violence fraternelle. Comme prévu, la forme la plus légère de violence (par ex. pousser/donner un coup d'épaule/malmener, donner un coup de pied, jeter un objet sur l'autre) apparaît avec une fréquence beaucoup plus élevée que les autres formes plus sévères (par exemple, rouer de coups, menacer avec un couteau ou un pistolet).

Les adolescents rapportent des taux de violence fraternelle beaucoup plus élevés que ne le font les parents dans d'autres recherches (Steinmetz, 1977 ; Straus & *al.*, 1980). Les résultats suggèrent que les adultes et les parents sous-estiment sérieusement la fréquence et la sévérité de la violence fraternelle et peuvent ne pas être conscients des effets néfastes potentiels de telles relations.

Enfin, Goodwin et Roscoe (1990) s'intéressent à 222 adolescents de 16 à 19 ans (âge moyen de 16,9 ans). Ils utilisent un auto-questionnaire pour examiner les interactions négatives et les stratégies de résolution de conflit entre les frères et sœurs. Le répondant se réfère à son frère ou sœur le plus proche en âge et à la période des douze derniers mois. La jalousie est la source de conflit fraternel la plus souvent citée dans les dyades filles-filles, il en va de même pour le traitement différentiel parental. « *Porter les vêtements des autres* » était aussi le plus fréquemment rapporté dans les dyades de même sexe. Le « *touche-à-tout* » et « *chercher la bagarre* » étaient, quant à eux, cités

comme source de conflit dans la plupart des dyades garçon-garçon. En ce qui concerne les interactions agonistiques non physiques, les plus fréquemment citées sont : « *appeler l'autre par un surnom* », « *se moquer d'un frère ou d'une sœur ou de ce qu'il a fait* » et « *taquiner* » (dans ce dernier cas, les garçons sont significativement majoritaires à agir en tant qu'auteurs de taquinerie). Près des 2/3 des jeunes rapportent avoir été à la fois auteur et victime de violence physique dans leur fratrie dans les douze derniers mois, et ce quel que soit leur sexe.

L'utilisation de la violence physique et d'interactions agonistiques, pour résoudre un conflit interpersonnel, devient moins fréquente avec la maturité ; les adolescents rapporteraient un recours à la violence physique moins fréquemment que ne le font les adolescents plus jeunes (Steinmetz, 1977 ; Straus & al., 1980 ; Widmer, 1999). On peut suggérer que les jeunes gens ont amélioré leur langage et leurs habiletés cognitives, ce qui leur permet de remplacer les interactions physiques par des interactions verbales (Abramovitch, Corter & Pepler, 1982).

Widmer (1999) souligne, qu'en Suisse francophone, le contrôle social de la violence intra-familiale est moins important que celui qui existe à l'extérieur de la famille, et, qu'en même temps, la co-présence imposée aux enfants peut être génératrice de violence. Il note que la violence est maximale entre 13 et 15 ans et qu'elle diminue ensuite, et peut totalement disparaître suite à l'arrêt de la cohabitation.

Il ne faudrait pas en conclure trop vite que les relations à l'adolescence ne sont plus problématiques. Comme le signale Gully, Dengerink, Pepping et Bergstrom (1981), les comportements violents entre frères et sœurs sont un prédicteur significatif de la violence ultérieure dans les relations familiales. Ainsi, le possible déclin de l'utilisation de la violence fraternelle avec l'âge est prometteur mais ne doit pas recouvrir le fait que l'utilisation d'un comportement appris dans l'enfance est souvent poursuivie dans les relations adultes ultérieures.

Bien que les études sur la prévalence de la violence fraternelle soient anciennes et essentiellement nord-américaines (les études actuelles s'intéressant davantage aux facteurs explicatifs), la violence fraternelle est reconnue comme étant plus fréquente que la violence entre parents et enfants ou qu'entre époux (Gelles & Straus, 1988). Il ressort de la littérature une sous-estimation importante de la reconnaissance de la violence des conflits fraternels par les parents, voire même souvent un échec à la reconnaître (Weihe, 1990), sans doute à cause d'une banalisation générale et d'un manque de définition précise. La question de la temporalité dans la vie de la fratrie

est posée et le clinicien, les parents, savent que les « moqueries », les petites violences verbales, psychologiques, physiques, peuvent avoir des conséquences importantes sur la vie sociale, affective de l'enfant ou n'avoir que des effets temporaires sans conséquences à long terme. Seule l'écoute de l'enfant, l'observation de l'évolution de ces interactions durant la vie de la fratrie et leur impact sur le devenir des enfants permettent de qualifier la nature de ces interactions. C'est bien ce qui rend l'étude de ce phénomène compliquée. Par ailleurs, comme les systémiciens l'ont bien noté, la pathologie apparaît quand le système devient rigide sans aucune adaptation ou évolution possible.

2 FACTEURS ASSOCIES A LA VIOLENCE FRATERNELLE

A propos des violences entre frères et sœurs, trois types d'explications sont avancés :

- le premier concerne les relations familiales, et plus spécifiquement les relations au sein du couple parental et les caractéristiques personnelles de chacun des parents ;
- le deuxième concerne toujours les relations familiales, mais avec un focus sur les liens parents-enfants cette fois ;
- et le troisième concerne les liens au sein de la fratrie, en fonction de la taille du groupe, de l'écart d'âge et du sexe des enfants.

Toutefois, la plupart du temps, il est noté que ces trois variables sont en étroites interactions et qu'il est difficile, en l'état actuel des recherches sur cette thématique, de déterminer s'il s'agit effectivement de facteurs causaux explicatifs de la violence familiale ou si ces facteurs sont davantage associés, c'est-à-dire présents conjointement, à la violence fraternelle.

2.1 RELATIONS FAMILIALES

Notons qu'il n'existe pas de consensus sur le fait que le type de violence reçue dans la famille soit en lien simple avec le type de violence reçue/perpétrée au sein de la fratrie. Les participants ayant souffert d'abus de la part de leurs parents ne sont pas toujours ceux qui ont souffert d'abus de la part de leur fratrie (Simonelli, Mullis, Elliott & Pierce, 2002).

Dans les maltraitances intrafraternelles, Cyr, Wright, McDuff et Perron (2002) notent la présence de parents inaccessibles, d'un climat de stimulation sexuelle parentale et de secrets de famille, en particulier concernant une liaison extraconjugale (Smith & Israel, 1987), ou encore d'un dysfonctionnement dans les pratiques d'éducation, dans les modes de relations entre les membres de la famille, dans les règles familiales et dans les réponses données aux stress familiaux.

Worling (1995) repère chez les adolescents, auteurs d'abus fraternels, un vécu de punitions parentales physiques, un environnement familial négatif et pointilleux, un sentiment de rejet parental, une mésestimation parentale et une insatisfaction dans les relations familiales.

La théorie de l'apprentissage est très souvent utilisée par les auteurs pour expliquer que l'enfant, témoin des violences entre ses parents, ou lui-même victime de ces violences, devient, à son tour, violent. Le fait d'être témoin d'interactions négatives crée un stress psychologique pour les enfants et les encourage à faire usage de la force pour résoudre leurs conflits. Ils reproduiraient ces comportements lorsqu'ils interagissent avec leurs frères et sœurs (Kiselica & Morrill-Richards, 2007).

Caffaro et Conn-Caffaro (2005) et Kettrey et Emery (2006) montrent qu'un discours banalisant, concernant la violence, est corrélé à l'existence de violence effective. Dans ces cas, tout se passe comme si les violences fraternelles faisaient « naturellement » partie de la vie quotidienne.

En France, les psychothérapeutes s'intéressant à l'inceste fraternel, mettent en lien ce comportement avec des perturbations des liens familiaux (Angel, 1996 ; Jaïtin, 2008). Pour eux, l'exposition des enfants à la sexualité (nudité des parents devant les enfants en âge avancé, douches prises ensemble ou visionnage de films pornographiques), pouvant mener à des attouchements, pourrait favoriser la transmission intergénérationnelle de cette violence qui se rejouerait au sein de la fratrie.

Cependant, si certains travaux montrent l'existence d'un effet *spillover* (contagion) des relations parentales vers les relations fraternelles (Brody, Stoneman & McCoy, 1992), d'autres, en revanche, soulignent que les enfants développent parfois, de manière compensatoire, des relations de complicité et de collaboration, lorsqu'ils sont confrontés à des querelles parentales (Jenkins, 1992).

L'absence de contact avec les parents (parents distants ou inaccessibles émotionnellement, absents physiquement pour des raisons diverses) est un autre critère d'installation de violence fraternelle. Elle entraînerait, pour les enfants, un sentiment de manque d'amour ou d'attention, un manque d'autorité parentale, et parfois un sentiment d'inégalité entre les frères et sœurs (Caffaro & Conn-Caffaro., 2005) et pourrait engendrer, selon Kiselica et Morrill-Richards (2007), une compétition farouche entre les enfants qui chercheront à jouer des ressources disponibles dans la famille et seront à l'origine du développement d'une violence fraternelle. Ajoutons, enfin, les défaillances de la fonction paternelle liées à une figure maternelle hypertrophiée, la maladie d'un parent (Cyr & al., 2002), un stress élevé au sein de la famille (Linares, 2006), un statut socio-économique pauvre de la famille

(Eriksen & Jensen, 2006), la taille des familles (plus de trois enfants) (Cyr & al., 2002), et même la religion (Eriksen & Jensen, 2006).

Au-delà du modèle imposé par les interactions, ce sont les caractéristiques mêmes des membres de la famille qui sont associées à la violence fraternelle. Selon Cyr *et al.* (2002), un père impulsif est présent dans la plupart des cas de maltraitance fraternelle, tout comme une mère ayant un taux élevé de souffrance ou de détresse, voire de dépression (Miller, Grabell, Thomas, Bermann & Graham-Bermann, 2012). La présence d'abus d'alcool ou de drogues dans les familles au sein desquelles la fratrie est maltraitante est également rapportée (Lafortune, 2002).

Pour résumer, il s'avère qu'une famille, dont les liens dysfonctionnent et/ou dont le père et la mère dysfonctionnent sur le plan du comportement ou de la thymie, est un facteur favorisant l'apparition de maltraitances intra-fraternelles. Il a été démontré récemment que l'exposition à différentes formes de violences (maltraitances parent-enfant, violences conjugales, violences à la télévision) peut avoir des effets combinés et démultipliés sur la violence fraternelle des jeunes enfants (3-5.5 ans, $M=3.64$, $SD=0.36$) (Miller, Grabell, Thomas, Bermann & Graham-Bermann, 2012).

Par ailleurs, les fratries des familles pauvres, au contact de professionnels, en raison des difficultés de leurs parents, ont une probabilité plus importante de voir repérer les maltraitances. Ainsi, la sur-représentation de violences intra-fraternelles - en milieu défavorisé - reflète soit effectivement le fait que la pauvreté est associée à la violence entre enfants, soit que les milieux favorisés les masquent mieux.

2.2 RELATIONS ENTRE ENFANTS

Il est exceptionnel que les travaux sur la maltraitance intra-fraternelle s'intéressent à la complexité du groupe fratrie : soit il est question d'un enfant, soit d'une dyade, mais rarement du groupe dans son ensemble, les chercheurs préférant alors réduire la complexité des situations étudiées pour ne prendre en compte qu'une variable, un ou deux enfants. Ce faisant, ils n'étudient plus la fratrie dans sa dynamique de groupe, mais l'enfant comme frère ou sœur, ce qui est fort différent.

Il n'y a, en fait, pas plus inégalitaire que la relation entre enfants au sein de la fratrie :

- Chaque enfant, en raison de ses caractéristiques personnelles, a des habilités sociales, cognitives, motrices très différentes, surtout dans l'enfance ;
- Chaque enfant est investi de manière différente par chacun de ses parents.

Cromwell et Olson (1975) évoquent ces différences entre enfants à l'aide de la théorie des ressources :

L'aîné a un pouvoir sur le cadet qui dépend certes des différentes ressources dont il dispose en plus de son puîné, mais il détient une autorité qui lui est sans doute donnée, tout comme dans les sociétés non industrialisées (Cicirelli, 1994), par les modèles culturels. Ni sa supériorité physique, ni sa plus grande capacité à convaincre les parents, ni sa richesse plus imposante n'expliquent entièrement sa domination. Il y a donc une autorité de l'aîné qui tient à ce statut de premier venu ou de plus grand, qui lui donne une supériorité qu'il considère bien souvent comme naturelle (Bossard & Böll, 1960) et, plus surprenant peut-être, qui est perçue de manière similaire par les cadets (op. cit., p.56, traduction libre).

Un autre point de vue est apporté par la théorie du conflit, proposée par Sprey (1969). Selon celle-ci, les frères et sœurs peuvent avoir des intérêts divergents et la poursuite de ces intérêts peut dégénérer en agression et en abus les uns envers les autres. Ces conflits vont alors leur permettre de résoudre la situation en leur faveur (Felson & Tedeschi, 1993). La distribution inégale entre les enfants des ressources matérielles et émotionnelles de la famille, l'inégalité entre les frères et sœurs est, pour Kiselica et Morrill-Richards (2007), une source de tensions pouvant conduire à des violences fraternelles, surtout si les parents n'interviennent pas dans ces conflits d'intérêt. Le conflit fraternel est en effet souvent pensé comme provenant d'une jalousie entre les frères et sœurs, en concurrence pour l'attention et l'affection parentales.

L'enfant maltraitant ses frères et sœurs est souvent un enfant qui a été maltraité. Par ailleurs, au sein de la fratrie, un enfant victime de ses aînés peut devenir maltraitant envers l'un de ses cadets. Ainsi, existe-t-il une intrication étroite et complexe entre le comportement de l'agresseur et celui de la victime, qui peuvent être une seule et même personne (Duncan, 1999 ; Simonelli & al., 2002 ; ; Whipple & Finton, 1995). Cependant, Widmer (1999) remarque qu'à l'adolescence, les violences intra-fraternelles seraient plus réciproques dans les fratries mixtes et que les fratries qui s'agressent physiquement, le font également verbalement. En revanche, si les enfants communiquent entre eux, alors les violences verbales et physiques diminuent.

Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'il y a un consensus sur le fait que les victimes sont, très majoritairement, des filles, ce qu'évoque la théorie féministe qui stipule que l'inégalité entre les sexes et la hiérarchie du pouvoir patriarcal sont des facteurs pouvant intervenir dans l'apparition de

violences familiales, ces dernières étant alors une expression du pouvoir utilisé par certains enfants pour contrôler et dominer les autres (Dobash & Dobash, 1998). Ainsi, les femmes et les cadets sont plus souvent victimes de violence fraternelle que les hommes et que les aînés. Les aînés sont plus souvent les auteurs de ces abus (Graham-Bermann, Cutler, Litzenberger & Schwartz, 1994).

La dyade fraternelle la plus à risque de connaître un conflit fraternel sérieux serait donc celle constituée par un aîné garçon et une cadette fille. Les modèles de la violence familiale, liés à la force physique, feraient que les garçons plus âgés de la fratrie seraient plus susceptibles d'être violents que les jeunes cadets et que leurs sœurs. Par ailleurs, les frères plus âgés ayant des aptitudes verbales plus performantes, peuvent facilement intimider leurs cadets (Felson & Russo, 1988), rendant l'abus psychologique plus probable.

A l'extérieur de la famille même, Chan (2006) note que l'association avec des pairs délinquants peut être corrélée avec de la violence au sein de la fratrie. Cela concernerait davantage les adolescents, alors que, pour les préadolescents, ce serait plutôt la théorie de l'apprentissage, précédemment décrite, qui expliquerait le mieux le phénomène. Quoiqu'il en soit, pour cet auteur, les sœurs, comme les frères, montrent des similarités notables dans leurs comportements délinquants.

3 FONCTIONS DE LA VIOLENCE FRATERNELLE

Telle que nous l'avons définie, la violence est caractérisée par sa double dimension : elle est une composante instinctuelle et innée nécessaire à la survie de l'individu et vise, en partie, à répondre à la menace que représente l'autre (Rouhier, 2006).

L'expression souple et évolutive de l'agressivité entre enfants est souvent, à juste titre, repérée comme participant à la construction psychique du sujet et l'aidant dans ses compétences sociales.

Bank et Kahn (1982) vont jusqu'à proposer cinq fonctions "positives" de l'agressivité fraternelle :

- (1) un contact agressif permet de se rassurer en l'absence de disponibilité parentale (physique ou psychique) ;
- (2) cela procure aux enfants un « laboratoire social » où ils apprennent comment gérer et résoudre leurs conflits et augmenter leurs compétences, moralité, courage et créativité ;
- (3) cela leur enseigne des habiletés qui peuvent ensuite être réutilisées dans d'autres relations, par exemple, l'habileté à parer l'agression, à l'utiliser « sagement » et au moment opportun ;
- (4) cela encourage le sentiment de loyauté ;
- (5) et cela permet de déplacer l'agressivité sur une cible plus appropriée.

Lorsque la violence fraternelle s'installe, les motivations de l'agresseur peuvent être variées selon l'âge, le climat familial :

- désir de dominer,
- souffrance face à une figure parentale absente ou défaillante,
- mise en acte d'une souffrance issue d'un traumatisme infantile,
- expression de sa souffrance, suite aux abus dont il a été lui-même victime, et recherche, en agissant ainsi, d'être en position de maîtrise du traumatisme lié à la violence subie (Kiselica & Morrill-Richards, 2007),
- difficultés de socialisation,
- impossibilité de nouer des liens amoureux et amicaux à l'extérieur de la famille,
- vengeance contre celui que l'on estime plus favorisé que soi,
- reproduction de ce que font les parents,
- identification à l'agresseur ayant pour but de maîtriser les violences subies,
- difficulté à contrôler ses pulsions ou encore impossibilité de se mettre à la place d'autrui,
- crainte de ne pas pouvoir se dégager de l'indifférenciation,
- expérimentation de l'existence d'un sentiment de contrôle d'une situation de violence conjugale
- tentative de prouver ainsi sa masculinité (Wiehe, 1997).

La violence perpétrée dans la fratrie répond à un besoin d'assouvissement pulsionnel et, comme l'indique Soulé (1981) :

La violence des pulsions constitue toujours un point de fragilité dans la dynamique fraternelle et il n'y a pas, pour la contenir corporellement et physiquement, des différences de tailles, de force et de dépendance, comme il en existe pour un petit enfant devant les caractéristiques physiques de ses parents (op. cit., p.11).

Enfin, la violence fraternelle pourrait constituer, selon Widmer (1995), un des éléments du système familial de communication. Elle pourrait venir combler un « *manque d'outils nécessaires à la joute verbale* » (op. cit., p. 97), violence verbale et violence physique étant intimement liées.

On le voit, la liste des fonctions de la violence fraternelle est longue (et certainement pas exhaustive). Les motivations de l'agresseur peuvent être multiples. Il s'agit cependant sans doute et avant tout pour l'enfant de survivre. Survivre en se différenciant de son frère/sœur, survivre en

reproduisant une relation dysfonctionnelle, source de souffrances, dont il est le témoin et qui nécessite d'être mise en acte, comme une sorte d'appel au secours.

Pour conclure sur cette question, notons qu'il nous apparaît difficile de cerner si cette violence dans le groupe fraternel est une cause et/ou une conséquence dans la répercussion, par exemple de cette violence à l'extérieur de la famille. Les relations entre les différentes formes de violence dans le temps étant dynamiques et de nature réciproque (Finkelhor, Ormrod, & Turner, 2007; Mrug, Loosier & Windle, 2008), le principe systémique de la circularité et de feed-back pourrait apporter un éclairage à cette problématique (Minuchin, 1974).

4 MODELES THEORIQUES PROPOSES POUR CONCEPTUALISER LA VIOLENCE FRATERNELLE

Deux principaux modèles théoriques sont proposés pour conceptualiser la violence fraternelle : un modèle psychanalytique et un modèle systémique. Un troisième voit également actuellement le jour : celui de la théorie de l'attachement.

4.1 THEORIE PSYCHANALYTIQUE

Dans la théorie psychanalytique, Freud (1895) considérait la compétition fraternelle comme un déplacement de la problématique œdipienne sur la problématique fraternelle. Kaës (2006) parle d'une agressivité qui s'adresserait aux frères et sœurs, objets partiels présents dans le ventre maternel. Klein (1935), avant lui, avait évoqué les « frères-bébés » comme figure emblématique des conflits dans les relations primaires mère-enfant.

A une étape précoce du développement de l'enfant, le frère n'est pas un objet extérieur, il est fantasmé comme partie du ventre maternel, partie précieuse et cible d'attaques envieuses. Ces objets partiels sont fantasmatiquement vécus comme les persécuteurs de la mère et de l'enfant.

Dans cette conceptualisation, les rivaux « objets externes » n'apparaissent que secondairement. Ils peuvent être le lieu de projection de l'agressivité qui s'adressait originellement aux « bébés internes » (Klein, 1935).

Selon Bergeret (1984), il existe une violence fondamentale et une agressivité secondarisée, érotisée et impliquant une relation à un autre différencié. Cette agressivité résulte d'un mouvement de liaison des pulsions et de la haine, qui ouvre sur l'émergence d'un sentiment de culpabilité fondé sur la

reconnaissance de l'autre et la capacité à s'identifier à lui. L'agressivité apparaît donc secondairement dans le développement de l'enfant, elle a un but et un objet déterminé.

Lorsqu'elle est liée aux pulsions libidinales, elle favorise la socialisation. Elle aide à se défendre pour mieux exister, sans pour cela nier l'autre ni ignorer ses réactions.

Il arrive qu'un enfant, battant son frère, soit en quelque sorte le bras armé de l'un de ses deux parents. Il tape alors son frère comme il imagine, ou sait, que l'adulte voudrait le taper.

Le fratricide est l'une des figures souvent évoquées dans les mythes. Kaës (1978) parle, à ce sujet, de déplacement défensif d'un désir parricide dans le cadre d'une configuration œdipienne ou du meurtre du double fraternel haï, afin d'assurer le maintien de soi comme complément narcissique phallique de la mère. Le sujet peut mettre en scène, également, un arrachement dans le cadre d'une symbiose avec le corps maternel.

Ainsi selon la psychanalyse, la violence fraternelle se définit principalement dans son rapport à la relation d'objet maternel et aux processus d'identification, de différenciation et de rivalité du sujet avec son frère ou sa sœur.

4.2 THEORIE SYSTEMIQUE : IMPORTANCE DES FRONTIERES ENTRE GROUPES, ENTRE ENFANTS ET DE L'EMPATHIE ENTRE ENFANTS

Dans l'approche systémique, l'importance est donnée aux frontières entre les sous-systèmes familiaux (parental, conjugal, parents-enfants et fraternels) et à l'empathie entre enfants. Les auteurs Graham-Bermann *et al.* (1994) proposent de s'inspirer de cette approche pour définir des relations fraternelles fonctionnelles. Ainsi, des relations familiales adéquates sont-elles généralement caractérisées par *l'existence de frontières individuelles et générationnelles* (Minuchin, 1967), par certaines *similarités*, ainsi que *différences* entre les membres (Bowen, 1984), par un niveau bas de *coercition* dans la famille (Furman & Buhrmester, 1992) et, enfin, par un niveau élevé d'*empathie* entre ses membres (Erickson, 1968).

Dans cette manière de penser le fonctionnement du groupe familial, la tâche développementale de la fratrie serait de construire et de respecter des frontières mutuelles entre enfants et entre le groupe d'enfants et celui des parents (premier construit). De plus, la différenciation de soi et des autres familiaux (deuxième construit) fait partie des intérêts partagés ou communs et des caractéristiques propres à chacun des frères et sœurs. Grotevant et Cooper (1986), se référant à l'adolescence, décrivent le processus d'individuation dans la famille comme étant la solidification par

l'un des membres de la famille de son identité et le développement de ses habiletés à prendre en compte la perspective de l'autre. Schachter, Shore, Feldman-Rotman, Marquis et Campbell (1976) parlent, quant à eux, du processus de désidentification où l'individualisation d'un sujet passe par la prise d'un rôle opposé ou contradictoire à celui de son frère ou sœur.

Furman & Buhrmester, (1992) énoncent que la fonctionnalité du groupe fraternel suppose la distribution souple et partagée du pouvoir dans la famille (troisième construit).

Newberger & Cook (1983) notent, eux, l'importance de l'empathie entre enfants permettant l'établissement de relations fraternelles saines et équilibrées (quatrième et dernier construit).

Selon ce courant théorique, quand ces 4 processus (individuation, différenciation, distribution du pouvoir dans la famille et capacité à être empathique) se déroulent de manière harmonieuse, alors les relations fraternelles présentent pour l'enfant une ressource et les violences et agressivités qui s'y déploient ne sont pas pathogènes.

L'outil le Brother-Sister Questionnaire (Graham-Bermann & *al.*, 1994), validé sur une population de 1685 adolescents et jeunes adultes américains, permettant d'évaluer les quatre construits proposés par ces auteurs, pourrait permettre de repérer concrètement la violence fraternelle à l'œuvre dans certaines familles. Il n'a cependant, et malgré son intérêt, pas encore fait l'objet d'une validation sur la population francophone.

4.3 THEORIE DE L'ATTACHEMENT

Selon la théorie de l'attachement (Bowlby, 1978), l'enfant naît avec un système de comportements innés qui lui permettent d'assurer sa protection auprès d'une figure d'attachement quand il est en situation de danger, de détresse ou d'inconfort. La figure d'attachement, personne qui lui procure des soins de manière régulière, peut se montrer disponible et capable de répondre aux besoins de l'enfant d'être réconforté ou indisponible et/ou incapable de répondre adéquatement à la détresse manifestée par l'enfant. Elle peut, enfin, lui répondre de manière incohérente, se montrant parfois disponible et parfois indisponible. En grandissant, l'enfant intériorise ce type de relations (respectivement sécurisées, anxieuses-évitantes ou anxieuses-ambivalentes) sous la forme d'un Modèle Interne Opérant (M.I.O.). Des études récentes ont montré que les frères et sœurs peuvent constituer une sorte de figure d'attachement-relais les uns pour les autres (Troupel-Cremel, 2006). Un frère/sœur peut servir de base de sécurité à un cadet qui se servira de lui pour calmer son anxiété en situation de détresse. Cette base de sécurité assurant son rôle protecteur, l'enfant pourra alors

explorer son environnement. A l'inverse, l'enfant qui sera insécurisé risquera de se replier sur lui-même.

Les relations fraternelles peuvent être violentes, agressives, sans qu'il ne soit pour autant possible de dire que le lien fraternel est « mauvais ». Dans le cadre d'une réflexion sur le placement conjoint ou séparé de fratries, Whelan (2003) propose de déterminer, en plus de la qualité de leurs relations fraternelles, si les frères et sœurs présentent une relation d'attachement positive qui va aider à promouvoir un environnement sécurisé, s'ils constituent l'un pour l'autre un obstacle à la formation d'un environnement d'attachement sécurisé ou bien encore s'ils sont neutres au regard de l'environnement d'attachement. Cette approche permet selon cet auteur de bien cerner les relations dysfonctionnelles des relations fonctionnelles. D'autres auteurs comme Bellwood (1985) et Groza, Maschmeier, Jamison et Piccola (2003) ont également proposé de tenir compte de cet « *environnement sécurisé ou non* » pour l'enfant.

5 CONSÉQUENCES SUR LE PLAN PSYCHOLOGIQUE

Les violences fraternelles sont associées, d'après les études disponibles, à de sévères problèmes émotionnels et comportementaux à plus ou moins long terme (Caffaro & Conn-Caffaro, 1998 ; Duncan, 1999). Plus l'enfant est jeune, plus il est vulnérable, car ses capacités cognitives et langagières ne sont pas suffisamment développées pour faire face à la violence d'un aîné.

Dans deux études différentes, Graham-Bermann (1992) et Graham-Bermann *et al.* (1994) montrent que 8% d'une population d'étudiants tout-venants estiment avoir été abusés par un frère/sœur pendant l'enfance et que 28% d'un autre groupe d'étudiants pensent que la violence dans sa fratrie était supérieure à celles d'autres familles de sa connaissance. Ces victimes d'abus fraternels présenteraient une estime de soi inférieure et des niveaux d'anxiété et de dépression plus élevés que les frères/sœurs n'ayant pas connu de violence fraternelle. Ils auraient également davantage tendance à croire en la chance et à se méfier des autres que ces derniers.

Au-delà du cercle familial, Duncan (1999) qui a montré que les victimes de violence rapportent souvent des relations extrêmement proches, voire « imbriquées », avec leurs frères/sœurs, révèle que les enfants maltraitants envers leurs pairs sont fréquemment ceux qui sont maltraités par d'autres enfants de leur fratrie. Ainsi, la majorité des victimes, dit-elle, est également maltraitante envers ses pairs. Widmer (1999), à propos des adolescents, repère également l'existence d'une corrélation entre violences intra-fraternelles et violences des enfants à l'extérieur de la famille, en particulier avec leurs

pairs. Ce qui ne fait que confirmer les relations qu'il y a entre interactions fraternelles et interactions sociales.

Ces résultats suggèrent que la violence perçue dans les relations fraternelles, pendant l'enfance, façonne dans une large mesure la vie émotionnelle et la manière de percevoir le monde, à l'âge adulte. Ils soulèvent également la difficulté de discriminer des relations fraternelles « courantes » de relations fraternelles abusives ou dysfonctionnelles.

5.1 CONSÉQUENCES À LONG-TERME POUR LES ADOLESCENTS

5.1.1 Violence adulte ultérieure

Dans une étude rétrospective, Gully *et al.* (1981) interrogent 216 étudiants et en concluent que la violence impliquant des frères et sœurs peut être plus prédictive de violence adulte ultérieure que les comportements violents impliquant les parents. Selon eux, les comportements violents dans l'enfance envers un frère/sœur peuvent générer des comportements violents plus tard, ceci se vérifiant surtout pour les auteurs de violence. Ils écrivent : *"la famille peut contribuer en partie à la violence ultérieure parce qu'elle procure l'opportunité de pratiquer (plutôt que de surtout observer) de tels comportements sur les frères et sœurs"* (traduction libre, p. 337).

5.1.2 Troubles internalisés

Stocker, Burwell et Briggs (2002) notent à partir d'études concernant les adolescents que le conflit fraternel est également prédictif d'anxiété et de dépression deux ans plus tard. Par exemple, dans une étude sur 414 paires de frères et sœurs, des corrélations modérées ($r = .26$ à $.39$) ont été trouvées, après avoir pris en compte l'environnement familial, entre l'agressivité fraternelle et les comportements internalisés des sœurs, des frères et des fratries mixtes (Fagan & Najman, 2003).

Les frères et sœurs impliqués dans la violence (auteurs et/ou victimes) ont des scores plus élevés à toutes les échelles de la MDI-C (échelle composite de la dépression pour enfants, Berndt & Kaiser, 1999) et du CLQ (échelle de solitude et d'insatisfaction sociale d'Asher, Hymel et Renshaw, 1984), révélant ainsi plus de dépression, de solitude et d'anxiété. Les auteurs de violences intra-fraternelles, quel que soit leur sexe, ne présentent pas un taux élevé d'émotions négatives. Les auteurs de violences sévères montrent une grande estime d'eux-mêmes, associée, par contre, à davantage d'insatisfactions dans leur vie adulte que les fratries non violentes.

Les conséquences de la violence fraternelle, du fait sans doute de sa banalisation, toucheraient davantage les jeunes sur le plan « interne ». Les troubles internalisés peuvent être moins visibles, moins bruyants et donc ne se révéler que tardivement, et leur lien, avec les relations fraternelles dysfonctionnelles, ne pas être fait.

5.1.3 Troubles externalisés

Il y aurait une corrélation, d'une part, entre les relations fraternelles peu soutenantes et conflictuelles et l'existence de troubles externalisés chez au moins un enfant en cause (Linares, Brody & Pettit, 2007) et, d'autre part, entre le fait de présenter peu de troubles extériorisés et le fait d'avoir des relations fraternelles positives (Linares & *al.*, 2007). Button & Gealt (2010) ont récemment établi que l'agressivité physique et psychologique expérimentée, enfant, dans la fratrie, entraînait de l'agressivité et des comportements délinquants ultérieurement.

5.1.4 Troubles mixtes

Parfois les deux types de troubles coexistent. Pour Kiselica et Morrill-Richards (2007), de nombreux problèmes psychologiques (mauvaise adaptation émotionnelle, dépression, apathie, confusion ou isolation) sont des conséquences de la violence fraternelle, ainsi qu'un retard développemental et de coordination motrice. Pour ces auteurs, l'abus émotionnel peut également, chez le même sujet, engendrer des troubles de la conduite, des symptômes névrotiques, ainsi qu'un retard dans le développement de l'enfant, et des tentatives de suicide.

Cyr *et al.* (2002) indiquent que les conséquences de l'inceste fraternel, autre forme spécifique de violence fraternelle, sont tout aussi graves que celles de l'inceste paternel (difficultés à établir des relations amoureuses, faible estime de soi, détresse psychologique, troubles des conduites alimentaires, troubles compulsifs, idées suicidaires, troubles du sommeil et cauchemars).

Outre une faible estime de soi, les auteurs relèvent des échecs répétés dans la vie future, tant au niveau professionnel qu'au niveau relationnel et amoureux, avec un risque plus élevé de faire l'expérience de violences conjugales dans le futur (Celbis & *al.*, 2006 ; Kiselica & Morrill-Richards, 2007). De plus, des troubles psychiatriques (troubles dissociatifs, post traumatiques et de personnalité limite) peuvent se développer.

Les auteurs de violences fraternelles présentent, par ailleurs, un taux plus élevé d'usage de drogue ou d'alcool que ceux qui n'abusent pas de leurs frères et sœurs (Whipple & Finton, 1995).

5.2 SUR LA DYNAMIQUE DU LIEN FRATERNEL

La violence fraternelle ne touche pas seulement l'individu victime, mais elle a des répercussions sur le lien fraternel en lui-même.

Graham-Bergmann *et al.* (1994) mettent en avant le fait que les victimes de conflit fraternel rapportent le niveau le plus bas d'empathie et le plus élevé de coercition dans leurs relations fraternelles, les auteurs d'abus se considèrent, quant à eux, non coercitifs et modérément empathiques envers leurs frères et/ou sœurs, et enfin, ceux qui rapportent avoir vécu un conflit réciproque dans leur fratrie, sont ceux qui ont le plus de difficultés à établir des frontières entre eux. Ils se définissent comme très semblables à leur frère/sœur et ont des niveaux modérés d'empathie et de coercition dans leurs relations.

5.3 DIFFÉRENCES HOMMES/FEMMES

De nombreux auteurs s'accordent, au vu des résultats de leurs recherches, pour souligner que la question du sexe et du rang, mais principalement celle du sexe, intervient de manière manifeste et singulière dans les processus de maltraitances intrafraternelles et dans leurs conséquences. Selon Wiehe (1997) les garçons en étant agressifs tenteraient de prouver leur masculinité. Simonelli & *al.*, (2002) notent que les femmes victimes de maltraitance intra fraternelles ont un sentiment d'anxiété à l'âge adulte. Par la suite, la violence dans leur couple peut être associée à un abus par les frères et sœurs aînés, mais pas par des cadets (fille ou garçon). Dans leur étude rétrospective de 1994, Graham-Bermann *et al.* rapportent que l'utilisation de stratégies de résolution de problèmes négatives dans la fratrie procure davantage de troubles émotionnels aux femmes qu'aux hommes : en effet, les femmes dont le frère recourt à un niveau élevé d'agression psychologique et de violence modérée rapportent un niveau d'anxiété plus élevé que celles dont le frère n'utilise pas cette forme de résolution de conflit. Ces femmes ont également un niveau d'estime de soi plus faible et de dépression plus élevé. Pour ce même vécu, les hommes ne rapportent ni anxiété, ni dépression.

Les femmes se qualifient bien moins souvent auteurs d'abus que les hommes.

Les hommes victimes d'abus fraternels sont plus susceptibles d'avoir un frère auteur d'abus qu'une sœur.

6 LIMITES DES ÉTUDES SUR LA VIOLENCE FRATERNELLE

Les limites énoncées par les auteurs portent d'abord sur les questions relatives à la méthodologie et ensuite sur la difficulté de définir précisément ce qui relève de la maltraitance avérée.

6.1 ASPECTS METHODOLOGIQUES

Le recueil des données auprès des parents constitue une limite posée sur le fond. Pour Steinmetz (1977), quatre limites ressortent de l'utilisation de rapports parentaux de la violence fraternelle : (1) la tendance parentale à généraliser les conflits (i.e., regroupent plusieurs conflits et en généralisent les causes) ; (2) les problèmes de détermination du degré de sérieux du conflit ; (3) des notations d'incidents qui n'apparaissent pas dans le rapport (i.e., enregistrent une série d'incidents comme étant un seul et unique incident) ; et (4) le manque parental d'opportunités d'observer tous les conflits qui peuvent apparaître. Pour Straus *et al.* (1980), il y a une sous-estimation des données sur la violence fraternelle qu'ils ont obtenues pour les raisons suivantes : (1) les parents ne sont probablement pas conscients de tous les combats physiques de leurs enfants ; (2) les disputes des frères et sœurs peuvent être considérées comme « allant de soi », ainsi la plupart des actes moins sévères sont susceptibles d'avoir été oubliés ; (3) les auteurs étudient seulement les foyers biparentaux et le nombre d'actes de violence dans les foyers monoparentaux peut se révéler plus importante, et (4) seule la violence associée à un enfant a été étudiée, et par conséquent le nombre d'actes total de violence fraternelle dans la famille aurait probablement été plus élevé si on avait considéré l'ensemble des enfants.

Le recueil des données pour les recherches concernant la violence fraternelle se déroule le plus souvent dans des cliniques ou des centres spécialisés dans la maltraitance accompagnant les victimes et les auteurs (Lafortune, 2002 ; Shaw, Lewis, Loeb, Rosado & Rodriguez, 2000) et non auprès des fratries « tout-venant ». Dans les études portant sur ces dernières, les données ont été recueillies dans des collèges ou des universités, dans des salles de classe ou des amphithéâtres (Goodwin & Roscoe, 1990 ; Hardy, 2001). Une réflexion sur les biais induits par ce type de recueil ciblé serait bienvenue.

Concernant le recueil des données, on peut également soulever le déficit d'outils de qualité et plus particulièrement pour la population francophone.

Par ailleurs, la période la moins étudiée est la période de l'adolescence (Goodwin & Roscoe, 1990 ; Lafortune, 2002 ; Leather, 2005). Lorsque les auteurs s'intéressent à une population incluant

des adolescents (par exemple, de 6 à 14/15 ans), il est regrettable qu'ils ne distinguent pas les périodes développementales dans leurs résultats et leur interprétation, ce qui empêche une nuance indispensable.

Enfin, ceux qui interrogent les enfants ne travaillent que sur deux d'entre eux, soit que cela corresponde à la taille effective de la fratrie (rarement précisé), soit que, pour des raisons pratiques, les auteurs choisissent plutôt d'interroger l'aîné et son cadet, l'aîné et son frère ou sœur préféré(e), etc. (Linares, 2006 ; Linares & al., 2007 ; Pavao, St. John, Cannole, Fischer, Maluccio & Peining, 2007 ; Smith, 1995). Kozłowska et Hanney (2003), adoptant la théorie écosystémique (Bronfenbrenner, 1979), défendent, dans le cas de maltraitance grave, la nécessité de prendre des informations auprès de la famille, de l'école, de l'hôpital...

6.2 DEFINITION DE LA MALTRAITANCE INTRAFRATERNELLE

Il n'y a pas actuellement de consensus dans la littérature pour donner une définition claire et univoque des « maltraitements » intra-fraternelles. Ce faisant, les moyens systématisés pour l'identifier ne peuvent évidemment pas se donner. Ce qui fait que, à la lecture des articles, le lecteur sait qu'il y a « des agressions », des « violences », mais pas vraiment si ces comportements sont pensés, qualifiés par les auteurs de « maltraitance avérée ».

Faute de consensus sur le sujet, les auteurs utilisent les concepts suivants déjà évoqués en début d'article : « comportements agonistiques » (Dunn & Kendrick, 1982) ; rivalités fraternelles (Prochaska & Prochaska, 1985 ; Stocker & McHale, 1992) ; comportements de combat et comportements agressifs (Furman & Buhrmester, 1992 ; Shantz, 1987) ; hostilité (Furman & Buhrmester, 1985) ; violence (Reid & Donovan, 1990) ; relations sévèrement conflictuelles (Gelles & Cornell, 1985).

Ainsi il conviendrait de s'accorder sur une définition commune de la violence fraternelle et du niveau de conflits ou d'abus conduisant à des troubles émotionnels ultérieurs.

D'une manière un peu provocatrice, nous pourrions dire que ce qui différencie la maltraitance fraternelle des relations agressives « ordinaires » entre frères et sœurs, est que la première a des effets négatifs repérés. Autrement dit, ce sont les conséquences objectivées, à distance de l'acte, qui conduisent à qualifier ce qui se passe entre enfants dans le registre de la violence ou de l'agressivité.

Les auteurs anglo-saxons qui travaillent sur les conséquences des violences faites aux enfants, traitent la question en fonction de deux polarités : la positivité ou la négativité de la relation fraternelle

(Linares, 2006), sans plus de nuances de la qualité de ce lien pourtant si complexe. Cette simplification du lien fraternel qui conduit Rufo (2002) à parler de « maladie d'amour » pour le désigner, est à mettre en parallèle avec l'évolution des théories sous-jacentes. Si la psychanalyse s'est d'abord intéressée aux relations fraternelles sous l'angle négatif de la rivalité, la psychologie du développement a, par la suite, mis en avant la positivité des relations fraternelles par la structuration psychique qu'elle permet (identification, différenciation). Actuellement, l'approche systémique nous permet de considérer les relations fraternelles comme un sous-système familial à la fois autonome et interdépendant des relations parentales et conjugales (Pinel-Jacquemin, Zaouche-Gaudron & Troupel, 2009). Les outils sont, cependant, encore à développer pour pouvoir l'appréhender dans ce sens.

CONCLUSION ET PERSPECTIVES

Il ressort de cette analyse que, si la violence fraternelle semble décroître avec l'âge des enfants et notamment leur plus grande maîtrise verbale et cognitive, cette violence, pourtant incluse dans le terme plus générique de violence familiale, reste peu connue et reconnue à ce jour. C'est pourquoi une meilleure différenciation entre les relations fonctionnelles et les relations dysfonctionnelles est plus que jamais nécessaire. Cela permettrait de cesser de banaliser l'agressivité et/ou la violence des frères et sœurs entre eux qui sont des maltraitances réclamant protection et soin pour l'agresseur et l'agressé.

Minuchin (1974) invitant à repérer le caractère enchevêtré ou désengagé des liens familiaux et la manière dont ces relations interagissent dans l'écosystème, conduit à poser l'intérêt de penser en termes de fonctionnalité ou de dysfonctionnalité plutôt qu'en termes de « normalité » et de « pathologie ». Graham-Bermann *et al.*, (1994) en proposant une opérationnalisation, sous cet angle systémique, des relations fraternelles fonctionnelles versus dysfonctionnelles, vont donc également dans ce sens.

Il est par ailleurs nécessaire d'examiner plus minutieusement le lien fraternel afin de mieux comprendre les causes, la fréquence de leurs occurrences et le type d'interactions négatives expérimentées par les jeunes gens. Des données longitudinales aideraient à préciser les changements dans les interactions fraternelles tout au long de l'enfance et les similarités de modèles de comportements transférés dans les relations adultes.

De plus, les changements cognitifs et dans le langage étant suggérés comme explications de la baisse de fréquence des interactions négatives notées au cours de l'enfance, une focalisation sur

les contributions spécifiques de ces habiletés développementales serait une aide pour, d'une part, comprendre la violence fraternelle et les interactions agonistiques, et d'autre part, donner des pistes de prévention de cette violence.

D'une manière générale, la temporalité, l'évolution ou la non-évolution dans le temps des violences et agressivités entre enfants s'avèrent être des variables absolument incontournables pour mieux repérer les maltraitances intrafraternelles.

Pour finir, il est important de faire remarquer que les auteurs soulignent le fait que l'impact de la violence sur le devenir du sujet n'est pas le même pour celui qui n'est qu'auteur, que victime, ou à la fois auteur et victime. Il serait donc bienvenu d'approfondir, dans des travaux futurs, l'impact de la variable « actif » et « passif » sur les conséquences à court et long terme de ces violences.

Références

- Abramovitch, R., Corter, C., & Pepler, D. J. (1982). Patterns of sibling interaction among preschool-age children. In M.E. Lamb & B. Sutton-Smith (Eds.). *Sibling relationship. Their nature and significance across the lifespan* (pp. 61-86). Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Angel, S. (1996). *Des frères et des sœurs : les liens complexes de la fraternité*. Paris : Robert Laffont.
- Asher, S. R., Hymel S., & Renshaw P. D. (1984), Loneliness in Children, *Child Development*, 55, 1456-1464.
- Bank, S., & Kahn, M. (1982). *The sibling Bond*. New York: Basic Books.
- Bellwood, P. (1985). Assessing siblings for family placement. *Adoption and Fostering*, 9, 33–34.
- Bergeret, J., (1984). La place de la violence dans l'évolution affective humaine. *Actes du congrès international violence et violences*, Lyon.
- Berndt, D. J. & Kaiser, C. F. (1999). Echelle Composite de Dépression pour Enfant (MDI-C). Paris : Les Editions du Centre de Psychologie Appliquée.
- Bossard, J.-H., & Böll, E. S. (1960). *The sociology of child development*. New-York: Harper (rééd. 1966).
- Bourguignon, O. (1999). *Le fraternel*. Paris : Dunod.
- Bowen, M. (1984). *La différenciation du soi*. Les triangles et les systèmes émotifs familiaux. Paris : ESF.
- Bowlby, J. (1978). Attachment theory and its therapeutic implications. *Adolescent Psychiatry: Developmental and Clinical Studies*, 6, 5-33.
- Brody, G. H., Stoneman, Z., & McCoy, J. K. (1992). Associations of maternal and paternal direct and differential behavior with sibling relationships: Contemporaneous and longitudinal analyses. *Child Development*, 63(1), 82-92.
- Bronfenbrenner, U. (1979). *The Ecology of Human Development: Experiments by Nature and Design*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Button, D. M., & Gealt, R. (2010). High risk behaviors among victims of sibling violence. *Journal of Family Violence*, 25, 131–140.
- Caffaro, J. V., & Conn-Caffaro, A. (1998). *Sibling abuse trauma: Assessment and intervention strategies for children, families, and adults*. New York: Haworth Press.
- Caffaro, J. V., & Conn-Caffaro, A. (2005). Treating sibling abuse families. *Aggression and Violent Behavior: A Review Journal*, 10 (5), 604-623.
- Celbis, O., Ozan, M. E., & Özdemir, B. (2006). Paternal and sibling incest: A case report. *Journal of Child Forensic Medicine*, 13(1), 37-40.
- Chan, J. H. F. (2006). Systemic Patterns in Bullying and Victimization. *School Psychology International*, 7 (27), 352 - 369.
- Chivot, M.-C. (1995). Violences dans la fratrie. ADSEA. <http://www.sauvegarde95.fr/pdf/Trentenaire%20III.pdf>. Lien consulté le 18 avril 2011.
- Cicirelli, V. G. (1994). Sibling relationships in cross-cultural perspective. *Journal of Marriage and the Family*, 56, 7-20.
- Claës, M., Poirier., & Arseneault, M.J. (1993). Le Questionnaire sur les relations avec la fratrie. Document interne. Montréal. Université de Montréal. Département de Psychologie
- Cromwell, R. E., Olson, D. H. (1975). *Power in Families*. Beverly Hills, Calif.: Sage Publications.
- Cyr, M., Wright, J., McDuff, P., & Perron, A. (2002). Intrafamilial sexual abuse: brother-sister incest does not differ from father-daughter and stepfather-stepdaughter incest. *Child Abuse & Neglect*, 26(9), 957-973.
- Dahlberg, L. L. & Krug, E. G. (2002). La violence - Un défi planétaire. E. G. Krug, L. L. Dahlberg, J. A. Mercy, A. Zwi & R. Lozano-Ascencio.(2002). *Rapport mondial sur la violence et la santé* (pp. 2-23). Genève : Organisation Mondiale de la Santé.
- Dayan, C. (2009). Violence et agressivité dans la relation fraternelle avec une personne autiste. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 57(4), 287-292.
- Dobash, R. E., & Dobash, R. P. (1998). *Rethinking violence against women*. Thousand Oaks, CA: Sage.
- Duncan, R. D., (1999). Peer and sibling aggression: An Investigation of Intra- and Extra-Familial Bullying. *Journal of Interpersonal Violence*, 8 (14), 871 - 886.
- Dunn, J., & Kendrick, C. (1982). *Siblings: Love, Envy and Understanding*. Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- Erikson, E. H. (1968). *Identity: Youth and Crisis*. New York: Norton.
- Eriksen, S., & Jensen, V. (2006). All in the Family? Family Environment Factors in Sibling Violence. *Journal of Family Violence*, 21(8), 497-507.

- Fagan A., & Najman, J. M. (2003). Sibling influences on adolescent delinquent behaviour: an Australian longitudinal study. *Journal of Adolescence*, 26(5), 547-559.
- Felson, R. B., & Russo, N. (1988). Parental punishment and sibling aggression. *Social Psychology Quarterly*, 51, 1-18.
- Felson, R. B., & Tedeschi, J. T. (1993). *Aggression and violence: Social interactionist perspectives*. Washington, DC, US: American Psychological Association.
- Finkelhor, D., Ormrod, R. K., & Turner, H. A. (2007). Polyvictimization and trauma in a national longitudinal cohort. *Development and Psychopathology*, 19, 149-166.
- Freud S. (1895), *Esquisse pour une psychologie scientifique, La naissance de la psychanalyse, lettres à W. Fliess, notes et plans 1887-1902*. Paris : PUF, 1956.
- Furman, W., & Buhrmester, D. (1985). Children's perceptions of the qualities of the sibling relationships. *Child Development*, 56, 448-461.
- Furman, W., & Buhrmester, D. (1992). Age and sex differences in perceptions of networks of personal relationships. *Child Development*, 63, 103-115.
- Gelles, R. J., & Cornell, C. P. (1985). *Intimate violence in families*. Beverly Hills, CA: Sage.
- Gelles, R. J. & Straus, M. A. (1988). *Intimate Violence. The Causes and Consequences of Abuse in the American Family*. New York: Touchstone Book, Simon and Shuster Inc.
- Goodwin, M. P., & Roscoe, B. (1990). Sibling violence and agonistic interactions among middle adolescents. *Adolescence*, 25(98), 451-468.
- Graham-Bermann, S. (1992). Sibling abuse: Prevalence, emotional and social outcome. *Juvenile Justice Digest*, 20(22), 1-3.
- Graham-Bermann, S. A., Cutler, S., Litzenberger, B., & Schwartz, W. E. (1994). Perceived conflict and violence in childhood sibling relationships and later emotional adjustment. *Journal of Family Psychology*, 8, 85-97.
- Grotevant, H. D., & Cooper, C. R. (1986). Individuation in family relationships. *Human Development*, 29, 82-100.
- Groza, V., Maschmeier, C., Jamison, C., & Piccola, T. (2003). Siblings and out-of-home placement: best practices. *Families in Society: The Journal of Contemporary Human Services*, 84(4), 480-490.
- Gully, K. J., Dengerink, H. A., Pepping, M. & Bergstrom, D. (1981). Sibling contribution to violent behavior. *Journal of Marriage and the Family*, 43, 333-337.
- Hardy, M. S. (2001). Physical Aggression and Sexual Behavior Among Siblings: A Retrospective Study. *Journal of Family Violence*, 16(3), 255-268.
- Jaïtin R. (2008). Formes de négativité du lien fraternel. *Dialogue*, 179, 45-58.
- Jenkins, J. (1992). Sibling relationships in disharmonious homes: Potential difficulties and protective effects. In F. Boer & J. Dunn (Eds) *Children's sibling relationships: Developmental and clinical issues* (pp. 125-138). Hillsdale, NJ, England: Lawrence Erlbaum Associates, Inc.
- Kaës, R. (1978). Imagos et complexes fraternels dans le processus groupal. *Le groupe familial*, 81, 72-78.
- Kaës, R. (2006). *Un singulier pluriel : la psychanalyse à l'épreuve du groupe*. Paris : Dunod.
- Kettrey, H. H. & Emery, B. C. (2006). The Discourse of Sibling Violence. *Journal of Family Violence*, 21(6), 407-416.
- Kiselica, M. S. & Morril-Richards, M. (2007). Sibling Maltreatment: The Forgotten Abuse. *Journal of Counseling & Development*, 85(2), 148-160.
- Klein, M. (1935). A Contribution to the Psychogenesis of Manic-Depressive States *International Journal of Psychoanalysis*, 16, 145-174.
- Kozłowska, K., & Hanney, L. (2003). Maltreated Children: A Systems Approach to Treatment Planning in Clinical Settings. *Australian and New Zealand Journal of Family Therapy*, 24(2), 75-87.
- Lafortune, D. (2002). Transmissions familiales dans l'abus sexuel commis par un adolescent. *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 50 (1), 49-57.
- Leather, S. J. (2005). Separation from siblings: associations with placement adaptation and outcomes among adolescents in long-term foster care. *Children and Youth Services Review*, 27(7), *Special Issue: Siblings in Foster Care and Adoption*, 793-819.
- Linares, L. O. (2006). An understudied form of intra-family violence: Sibling-to-sibling aggression among foster children. *Aggression and Violent Behavior*, 11(1), 95-109.
- Linares, L. O, Brody, G. H., & Pettit, G. S. (2007). Placement shift, sibling relationship quality, and child outcomes in foster care: A controlled study. *Journal of Family Psychology*, 21 (4), 736-743.
- Miller, L. E., Grabell, A., Thomas, A., Bermann, E., Graham-Bermann, S. A. (2012). The associations between community violence, television violence, intimate partner violence, parent-child aggression, and aggression in sibling relationships of a sample of preschoolers. *Psychology of Violence*, 2(2), *Special issue: Interconnections Among Different Types of Violence*, 165-178.

- Minuchin, S. (1967). *Families of the slums : An exploration of their structure and treatment*. New York : Basic Books.
- Minuchin, S. (1974). *Families and Therapy*. Harvard, Univ. Press (trad. française : "Familles en Thérapie". Toulouse : Erès, 1978).
- Mrug, S., Loosier, P. S., & Windle, M. (2008). Violence exposure across multiple contexts: Individual and joint effects on adjustment. *American Journal of Orthopsychiatry*, 78, 70–84.
- Newberger, C. M., & Cook, S. J. (1983). Parental awareness and child abuse and neglect: a cognitive-developmental analysis of urban and rural samples. *American Journal of Orthopsychiatry*, 53, 512-524.
- Pavao, J.M., St. John, M. Cannole, R. F., Fischer, T., Maluccio, A., & Peining, S. (2007). Sibling Kinnections: A Clinical Visitation Program. *Child Welfare*, 86 (2), 13-30.
- Pinel-Jacquemin, S., Zaouche-Gaudron, C., & Troupel, O. (2009). Attachement père-enfant et qualité des relations fraternelles cadet-aîné. *Psychologie Française*, 54, 307-322.
- Prochaska, J. M., & Prochaska, J. O. (1985). Children's views of the causes and "cures" of sibling rivalry. *Child Welfare*, 64, 427-433.
- Reid, W. J., & Donovan, T. (1990). Treating sibling violence. *Family Therapy*, 17, 49-59.
- Roscoe, B., Goodwin, M., & Kennedy, D. (1987). Sibling violence and agonistic interactions experienced by early adolescents. *Journal of Family Violence*, 2, 121-138.
- Rouhier, C. (2006). *De l'agressivité à la violence. Mieux appréhender ces deux concepts dans l'élaboration d'une éducation à la paix*. Grenoble : Irenées.
- Rufo, M. (2002). *Frères et sœurs : une maladie d'amour*. Paris : Fayard.
- Scailteur, V. (2009). La fratrie en expertise civile. *Thérapie Familiale*, 30(1), 71-89.
- Schachter, F. F., Shore, E., Feldman-Rotman, S., Marquis, R. E., & Campbell, S. (1976). Sibling deidentification. *Developmental Psychology*, 12, 418–427.
- Shantz, C. U. (1987). Conflicts between children. *Child Development*, 58, 283-305.
- Shaw, J. A., Lewis, J. E., Loeb, A., Rosado, J., & Rodriguez, R. A. (2000). Child on child sexual abuse: psychological perspectives. *Child Abuse & Neglect*, 24(12), 1591-1600.
- Simonelli, C. J., Mullis, T., Elliott, A. N., & Pierce, T. W. (2002). Abuse by siblings and subsequent experiences of violence within the dating relationships. *Journal of Interpersonal Violence*, 17, 103-121.
- Smith, H., & Israel, M. (1987). Sibling incest: A study of the dynamics of 25 cases. *Child Abuse & Neglect*, 11, 101–108.
- Smith, M. C. (1995). The association between the quality of sibling relationships and developmental outcomes in preschool-age foster children. *Child Study Journal*, 25(4), 237-263.
- Soulé, M. (1981). *Frères et sœurs*. Paris : ESF.
- Sprey, J. (1969). The Family as a System in Conflict. *Journal of Marriage & Family*, 31(4), 699-706.
- Steinmetz, S. K. (1977). *The cycle of violence: Assertive, aggressive and abusive family interaction*. New York: Praeger Press.
- Stocker, C., Burwell, R. & Briggs, M. (2002). Sibling conflict in middle childhood predicts children's adjustment in early adolescence. *Journal of Family Psychology*, 16, 50-57.
- Stocker, C., & McHale, S. M. (1992). Linkages between sibling and parent-child relationships in preadolescence. *Journal of Personal and Social Relationships*, 9, 179-196.
- Straus, M. A., Gelles, R. J., & Steinmetz, S. (1980). *Behind closed doors*. New York: Doubleday.
- Troupel-Cremel, O. (2006). Attachement fraternel, styles des relations et des interactions de tutelle au sein des fratries de jeunes enfants : effet modulateur de la représentation des relations fraternelles de l'aîné. *Thèse de Doctorat Nouveau Régime*. Université Toulouse II- Le Mirail : 7 juillet 2006.
- Weihe, V. (1990). *Sibling abuse: Hidden physical, emotional and sexual trauma*. Lexington, MA: Lexington Books.
- Whelan, D. W. (2003). Using Attachment theory when placing siblings in foster care. *Child and Adolescent Social Work Journal*, 20(1), 21-36.
- Whipple, E. E., & Finton, S. E. (1995). Psychological maltreatment by siblings: An unrecognized form of abuse. *Child Adolescent Social Work Journal*, 12, 135–146.
- Widmer, E., D. (1995). D'Abel et de Caïn : les relations fraternelles à l'adolescence. *Thèse de Doctorat de Sciences économiques et sociales*. Université de Genève (Suisse).
- Widmer, E., D. (1999). *Les relations fraternelles des adolescents*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Wiehe, V. R. (1997). *Sibling abuse: Hidden physical, emotional, and sexual trauma*, 2e édition, Thousand Oaks, CA: Sage.

Worling, J. R. (1995). Adolescent sibling-incest offenders: differences in family and individual functioning when compared to adolescent nonsibling sex offenders. *Child Abuse and Neglect*, 19(5), 633-643.